

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 4 (1910-1911)
Heft: 17

Rubrik: La musique en Suisse

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

et passionnée. En tous cas, nous sommes heureux de rendre hommage à la très grande artiste qu'est M^{me} Landowska, à qui nous devons des impressions tout à fait nouvelles et tout à fait rares. Dans le reste du programme nous avons noté deux délicieuses *Polonaises* de W.-Fr. Bach et d'exquises pièces des virginalistes anglais Byrd, Peerson, Richardson et John Bull.

Une jeune pianiste de la « Schola Cantorum », M^{le} Veluard, fait beaucoup parler d'elle depuis quelques mois. Elle donne une foule de séances, d'un caractère généralement historique, et dont la dernière, consacrée à *l'histoire de la fugue* pour piano m'a vivement intéressé. Le nom de M^{le} Veluard est à retenir.

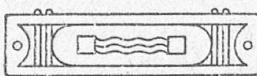
Le grand pianiste Ricardo Vinès a fêté le centenaire de Liszt par une séance consacrée à ses œuvres où il se montra étourdissant de virtuosité. Son interprétation est constamment très fouillée ; elle nous révèle des finesse auxquelles nous n'aurions jamais songé : elle est d'un esprit très pénétrant.

Je n'ai pas très bien compris le but d'une Société artistique nouvelle qui se donne pour mission principale de nous faire entendre beaucoup de Brahms, et dont le premier concert, le 28 avril, salle Roussel, a, paraît-il, parfaitement réussi. Je note simplement le succès de M. Jan Reder, de M. Lennart de Zweyberg et de M^{me} M. B.

Et voici les séances Ysaye-Pugno qui reprennent. Voici un « Festival Beethoven », avec Weingartner conduisant en quatre soirées les 9 symphonies. Voici la « Saison Russe ». Voici toutes les attractions que chaque printemps nous ramène. Nous en reparlerons dans un mois.

Je terminerai cette lettre par une parole de tristesse. Nous avons perdu notre grand organiste Guilmant, l'un des fondateurs de la « Schola Cantorum », l'un des plus ardents promoteurs de notre renaissance musicale, l'un des plus actifs admirateurs des chefs-d'œuvre de la musique ancienne dont il nous fit connaître tant de pages oubliées ! Et de cette « Schola » qui joua un rôle si important dans l'histoire de la musique française depuis quinze ans, seul M. Vincent d'Indy conserve maintenant la direction morale. Puissions-nous l'avoir encore longtemps parmi nous pour défendre une des conceptions les plus nobles, les plus élevées qu'on se soit jamais faites du rôle de l'artiste, et pour maintenir, au milieu de la diversité des manifestations du génie musical français, une de ses orientations les plus heureuses !

PAUL LANDORMY.



La musique en Suisse

RÉDACTEURS :

Genève : M. Edmond Monod, Boulevard de la Tour, 8. — Tél. 5279.

Vaud : M. Georges Humbert, Morges près Lausanne. — Téléphone.

Neuchâtel : M. Max-E. Porret, rue du Château. — Téléphone 118.

Fribourg : M. Jules Marmier, Estavayer-le-Lac.

GENÈVE. Après Schütz, Bach. *La Passion selon St-Matthieu* du grand Sébastien a pu être donnée cette année à la cathédrale de St-Pierre. C'est là sa place naturelle ; à la salle de concert, elle est fatigante à écouter parce qu'on y voit une œuvre musicale sur un texte biblique. A

l'église, on sait qu'on assiste à un culte, à la célébration d'un mystère, et personne ne s'étonne d'entendre tout au long les récits de l'Evangéliste. Aussi, je connais des amateurs qui, non contents d'avoir retenu des places pour les deux auditions, ont encore assisté à la répétition générale. J'avoue ne pas avoir eu ce courage — bien que M. Barblan ait légèrement diminué la longueur de l'audition en supprimant quatre airs, un choral et deux ou trois pages de récitatifs — et ne m'être rendu à St-Pierre qu'une fois, la dernière (le 12 avril).

Je n'avais pas eu auparavant l'occasion d'entendre la *Passion selon St-Matthieu* en français. Le texte de Picander est bien traduit, mais il semble qu'on eût pu reproduire plus exactement certains détails caractéristiques de l'original. Un exemple : Lorsque Jésus annonce à ses disciples que l'un d'entre eux le trahira, ils s'écrient l'un après l'autre : « Est-ce moi ? » Les questions s'entrecroisent dans un chœur plein de mouvement. On attend la réponse de Jésus... mais le récit s'interrompt subitement, et l'assemblée des fidèles entonne un choral; dans la pensée de l'auteur, c'est toute la chrétienté qui, reconnaissant qu'elle a sa part dans la trahison de son Maître, s'écrie, accablée sous le poids du péché : « C'est moi, il faut que je l'expie ! » Est-ce moi ? disaient les apôtres. « C'est moi », répond le chrétien (Bin ich's ? — Ich bin's, ich sollte büss'en). L'effet est saisissant. Le texte français atténue malheureusement la netteté grandiose de cette opposition : « Maître, est-ce moi ? — C'est moi seul, divin Maître, qui devrais être soumis à ton tourment. »

Tout a été dit à propos de cette œuvre unique où l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, où le génie polyphonique s'efface presque devant la ferveur du sentiment religieux, devant le génie de l'expression dramatique, — expression toujours juste, touchante ou intensément douloureuse, sublime ou merveilleusement caractéristique. L'exécution — du moins celle du 12 avril — a été l'une des meilleures auxquelles il m'ait été donné d'assister. Jamais, en Allemagne, je ne me rappelle avoir entendu enchaîner d'une manière aussi parfaite les chœurs aux récitatifs ; les paroles du chœur suivaient celles de l'Evangéliste sans une seconde d'hésitation, comme si elles eussent été proférées spontanément par une foule. Les chanteurs, portés par leur enthousiasme, ont exécuté le chœur à 3/8 (Le Ciel n'a-t-il plus ses éclairs, son tonnerre ?) avec un feu, une passion, une justesse et une fermeté rythmique très rares dans un *tempo* aussi animé. Plus les auditeurs ont été émus — émus au sens étymologique du mot, c'est-à-dire secoués violemment par la puissance extraordinaire avec laquelle le double chœur a lancé la célèbre exclamation *Barrabas*, sur l'accord de septième diminuée. J'aurais aimé voir varier un peu plus la sonorité des chorals, puisqu'aussi bien l'exécution en est laissée aujourd'hui aux choristes : la nuance *pianissimo* n'est apparue que dans un seul d'entre eux ; mais ceci est affaire d'appréciation personnelle. Cette remarque ne s'applique en tous cas pas au premier choral avec double chœur, qui est à la Passion ce qu'est un gigantesque portique à une immense cathédrale. Il faut que les fraîches voix d'enfants clament à pleine poitrine les mots de la belle et forte mélodie, comme ils l'ont fait l'autre soir, sur la tribune de l'orgue, sous la direction immédiate de M. H. Barbezat. Il y avait ainsi deux baguettes de chef en mouvement pendant le premier chœur. Pour compenser, M. Barblan a judicieusement posé son bâton lorsque la partition n'indique qu'une basse continue à réaliser sur l'orgue. M. Montillet, n'ayant entre le soliste et lui aucun intermédiaire, a pu ainsi, malgré la distance qui le sé-

parait de M. Plamondon, grâce à son expérience en la matière, et à ses rares dons de musicien, exécuter ses accompagnements avec une précision qui m'a positivement émerveillé.

L'orchestre a, cette fois, accompagné les voix avec toute la discréption désirable ; la sonorité des instruments a paru parfois un peu grêle par suite de la faiblesse relative des basses. Les rôles de second ordre ont été fort honorablement tenus ; quant aux principaux, la Société de Chant sacré les ayant confiés à un quatuor de chanteurs tels que M^{mes} Debogis-Bohy et Landi, MM. Plamondon et Frölich, on pouvait bien augurer du succès. Je ne referai point ici l'éloge de ces quatre admirables artistes. M^{me} Debogis a été ce qu'elle est d'ordinaire — c'est tout dire à ceux qui ont lu ma dernière chronique ; M^{lle} Landi, indisposée et remplacée un instant au pied levé par M^{me} Wiegand-Dallwigk, a fait oublier, grâce à son interprétation émouvante, qu'elle n'était pas en possession de tous ses moyens ce soir-là. Ils ne sont pas légion, les ténors capables de chanter la partie de l'Evangéliste avec la sûreté imperturbable, la voix chaude, l'expression dramatique parfois — parfois trop dramatique pour un récit — de M. Plamondon. A force de dignité, de sobriété, de haute simplicité, M. Frölich a empreint le personnage du Christ d'une certaine froideur ; mais combien ce caractère presque impersonnel est préférable à la sentimentalité dont font preuve les Guido Reni de l'expression musicale !

Somme toute, très beau succès pour la Société de Chant sacré, pour son vaillant directeur, M. Barblan, — et soirée de bienfaisantes émotions, d'édification musicale pour le public.

EDMOND MONOD.

P. S. — Je parlerai dans ma prochaine chronique de la série des concerts organisés par M. Faller.

VAUD C'est sur un des plus brillants concerts de l'hiver que la saison symphonique a pris fin. M. Philippe Secretan s'est, d'un seul coup, placé aux premiers rangs des violonistes lausannois en interprétant d'une façon magistrale le *Concerto en mi majeur* de J.-S. Bach.

La qualité la plus saillante de ce jeune virtuose réside dans la finesse et le velouté du son. Le phrasé, la technique et le tempérament sont ceux qu'on doit exiger de tout artiste et ne se commentent pas. Mais ce qu'il y a de particulier chez lui est justement cette sonorité exceptionnelle, d'un volume un peu faible, à vrai dire, mais qui charme par sa musicalité et sa pureté. De plus, M. Secretan a mis une note très personnelle dans l'exécution de ce concerto. Tout en restant fidèle aux grandes lignes de la tradition, le jeune violoniste y a mis une couleur toute moderne — s'il est permis de s'exprimer ainsi pour une œuvre de J.-S. Bach. M. Secretan ne s'est pas laissé dérouter par l'accompagnement qui laissa passablement à désirer.

Dans les Airs de ballet d'*Hippolyte et Aricie*, l'orchestre a résumé tous les progrès que son excellent chef lui a fait faire cet hiver. L'esprit avec lequel M. Ehrenberg a traduit ces « airs », fut admirable si l'on pense qu'il suffit de la plus légère altération de mouvement ou de détail pour qu'ils deviennent des danses de marionnettes. Pour finir, une très belle exécution de la *Symphonie pastorale*. L'*Idylle de Siegfried* eut bien « pour cadre l'horizon illimité de notre pensée et pour acteurs nos rêves ». M. Ehrenberg l'a rendue d'une façon saisissante en même temps que poétique.

Il faudrait ignorer l'*Alpe consolatrice* et *Au temps où Berthe filait*, mais la « raison théâtrale » qu'ont prise les auteurs veut qu'on s'y arrête. Si les œuvres sont au-dessous de toute critique, le titre usurpé de « Théâtre National suisse » doit être relevé. Ainsi, le pauvre étranger, attiré par un programme qui lui promettait une comédie *ravissante*, des ballets *très jolis et très originaux*, des chœurs *admirabtes* (!), etc., pensera que c'est là notre théâtre et que cet effrayant mélange Beethoven-Offenbach est notre musique nationale !...

Le récital vocal donné par M^{me} Marie La Touche-Hancock, fut un brillant succès pour la jeune cantatrice. Cette artiste est en possession d'une délicieuse voix vocalisante, bien timbrée, fraîche et d'un tempérament très personnel. L'école qui est excellente demande encore à être développée. La jeune artiste, qui paraît très musicienne, fera bien de s'abstenir de chanter en français, tant que son accent (qui n'est pas désagréable dans la *Valse de Roméo et Juliette* de Gounod) donnera un air tragi-comique aux œuvres les plus sérieuses.

M. Christen a tenu la partie d'accompagnement d'une façon aussi discrète que musicale.

M. Harnisch, notre excellent organiste, a donné avec le concours de M^{me} Gilliard-Burnand, de M. P. Bally et d'un chœur mixte, deux concerts spirituels au temple de Saint-François. Dans l'un et l'autre concerts, M^{me} Gilliard fut la cantatrice qu'on sait. Dans l'un et l'autre de ces chefs-d'œuvre absolus qui sont le Récitatif et Air de la *Passion selon St-Matthieu* de J.-S. Bach et la V^{me} *Béatitude* de C. Franck, M^{me} Gilliard a fait preuve de sa musicalité supérieure.

Les chœurs ont exécuté différentes œuvres, fort difficiles, mais ont eu malheureusement mille peines à se maintenir au diapason de l'orgue. M. Harnisch a donné seul une série de compositions d'une grande beauté avec un phrasé, un tempérament et une intelligence musicale exceptionnels. L'excellent organiste ne fait pas montre de sa virtuosité ; il touche, profondément. Outre le *Concerto* de W. Friedemann-Bach, on a surtout admiré l'improvisation sur le *Psaume XLV*, avec, vers le milieu, un fugato d'une grande science et surtout d'une grande beauté de ligne.

H. STIERLIN.

NEUCHATEL le 30 avril 1911. — Le mois qui se termine a marqué la fin de la saison musicale. Le dernier des concerts d'abonnement eut lieu avec M^{me} Debogis-Bohy qui triompha dans l'air d'*Alceste* de Gluck et les *Cinq Poèmes* de Richard Wagner. Joignez-y comme seconde partie la symphonie héroïque de Huber, interprétée avec conviction par M. Brun et son orchestre et vous avouerez que ce fut un programme sérieux et qui ne faisait aucune concession à la musique plus facile.

Je dois, en outre, mentionner le second concert d'orgues donné ici par M. Schneider, organiste à La Chaux-de-Fonds. Il s'était assuré le concours de M^{me} Dora de Coulon ; aussi le Temple était-il bien garni. M^{me} de Coulon nous est revenue avec une voix plus forte que les années dernières et un programme de musique sérieuse fort bien étudié ; elle est cependant plus à l'aise dans une musique moins austère et qui lui donne plus d'occasion de mettre en avant sa virtuosité extrême. M. Schneider a définitivement conquis notre public ; on dit même qu'il ne tiendrait qu'à lui d'avoir une situation d'organiste dans l'une de nos deux communautés ecclésiastiques.

Il préfère cependant rester à La Chaux-de-Fonds, et peut-être n'a-t-il pas tort. Si le développement artistique de cette ville en est encore à ses débuts pour la grande musique, il y a là-haut plus de ressort, plus de vie et plus d'activité, plus de spontanéité. Un artiste jeune et enthousiaste de son art comme M. Schneider, peut y jouer un rôle plus actif que chez nous.

On ne sait encore rien de la prochaine saison musicale neuchâteloise. Elle sera fatalement dominée par les préparatifs de la Fête de chant, et l'activité ordinaire de nos sociétés sera quelque peu paralysée par les répétitions du poème qu'élabore M. Joseph Lauber, et qui prendra de gros développements. On peut supposer que la Société chorale fera comme il y a douze ans lors du *Neuchâtel suisse*; elle réduira sans doute à un seul le nombre de ses concerts de la saison... Et voilà tout ce que je puis vous dire en cette fin de saison, d'une saison dont les événements les plus saillants n'ont pas été les concerts!

MAX-E. PORRET.

La Chaux-de-Fonds. — Les imprésarios laissent volontiers La Chaux-de-Fonds en dehors de leurs plans de tournées : la situation de notre ville à l'écart des grandes artères ferroviaires; sa réputation de cité exclusivement industrielle font hésiter les organisateurs de concerts. Malgré cela, nous avons eu suffisamment d'auditions musicales cet hiver et la divine Harmonie nous a prodigué ses faveurs, pour nous faire oublier les rigueurs du climat montagnard.

En dehors des sociétés d'amateurs, sur lesquelles je pourrai glosier une autre fois, les concerts de la « Société de Musique » forment la base la plus sûre et la plus artistique de notre vie musicale. Croirez-vous, par exemple, que le public des concerts d'abonnement — très mêlé au point de vue de la culture musicale — s'est emballé pour une audition de musique de chambre? Il est vrai que le « Quatuor belge » approche tant de la perfection qu'il touche et charme les oreilles les plus rebelles à la musique classique. Dans ce même concert, M. Vernon d'Arnalle nous a fait entendre une voix de baryton d'une pureté et d'une noblesse incomparables.

A un autre concert d'abonnement, M. Sechiari, violoniste de Paris, de son archet féerique, nous a tissé un concerto de Mozart avec une ténuité, une clarté, une grâce étonnantes. Nous avons eu la jouissance du concerto en *fa mineur* de Scharwenka, joué par M. Emile Frey, le jeune et distingué musicien, ce poète suisse du piano.

Enfin, au V^{me} concert d'abonnement, M^{me} Roger-Miclos a joué du Schumann avec une telle maîtrise et une telle intelligence que le public tout entier l'a compris et aimé.

Quant à la musique symphonique, nous avons subi, comme ailleurs, la vogue de la musique slave. Mais on se fatigue vite de la musique en « skow » et en « ski » et l'on est tenté de s'écrier comme ce spectateur anti-que sortant d'une bacchanale : « J'ai mangé du tambour et bu de la cymbale! » Espérons que l'hiver prochain nous ramènera un peu plus de classique et moins d'exotisme.

Parlerai-je de la saison d'opéra et d'opérette dont nous gratifia notre théâtre? Non, vraiment, il vaut mieux n'en pas parler: ce serait trop lamentable ou trop divertissant.

WIELAND MAYR.

Fribourg Depuis ma dernière chronique, ce furent à peu près seulement nos sociétés chorales qui entrèrent en lice. Leurs tenants et aboutissants assurent toujours à ces concerts un auditoire nombreux, intéressé, démonstratif et indulgent. J'aurai d'autant plus garde d'y trouver à redire que la bonne tenue artistique des programmes fut, en général, indéniable.

Le 22 décembre 1910, la « Société de Chant » organisait son concert de bienfaisance annuel en faveur de l'orphelinat avec le concours de M^{le} Lucienne Hartmann, cantatrice, dont le succès ne se dément jamais et d'un jeune violoncelliste fribourgeois, M. Ernest Schmidt, élève de Hekking, qui débuta d'une manière heureuse et pleine de promesses dans le *Concerto* de Lalo. La partie chorale comprenait des ballades et chœurs de Rheinberger, Schubert, Kaun et Hofmann.

Quatre jours auparavant, le « Chœur mixte allemand » donnait à ses fidèles une sélection de chants populaires du meilleur goût et l'occasion d'applaudir les trois bons artistes du « Trio bâlois » : MM. Schlageter, Wittwer et Braun.

Janvier et février furent des mois de repos complet que ne troubla pas la plus infime manifestation musicale publique. Heureusement qu'avec mars, le récital de M^{me} Panthès et de M. R. Pollak rompit un silence qui se faisait inquiétant. N'ayant pu, à regret, assister à ce concert, je recours à la *Liberté* où M. le professeur Hartmann en parle dans les termes suivants :

« Il y a eu si peu de concerts cette année à Fribourg, qu'il est juste de considérer comme une très bonne aubaine le récital donné l'autre jour, à la Grenette, par M^{me} Panthès, pianiste et M. Pollak, violoniste, tous deux professeurs à Genève.

M^{me} Panthès jouit d'une réputation très grande, absolument méritée ; elle a joué son programme avec une maîtrise consommée et un charme exquis. On peut n'avoir pas beaucoup de sympathie pour les énervantes et bégayantes valse de Chopin, si banales parfois et si lamentablement uniformes, une interprète telle que M^{me} Panthès vous les fait avaler sans grimace et ce n'est pas peu dire.

M. Pollak a d'excellentes qualités de sonorité, de justesse et de rythme, une belle gamme de nuances et une cantilène charmante. Il est regrettable que, à côté de la fort jolie sonate de Mozart et de la très bien sonnante sonate de Jongen, dont l'excellente tenue fait oublier l'absence d'originalité, il ait condescendu jusqu'à exécuter ces petits riens insignifiants qui ont leur place dans un salon où ils se mêlent agréablement au choc des tasses de thé et au brouhaha de la conversation, mais qui déparent singulièrement un programme d'artiste. Une mazurka de Wieniawski a beau être bien écrite pour le violon — c'est du reste toujours la mauvaise excuse que donnent les virtuoses, même Ysaye, quand ils ont envie de se tailler un succès au moyen d'œuvres de goût douteux —, elle n'en est pas moins d'une révoltante trivialité.

Cette lance rompue contre une mode fâcheuse que subissent trop complaisamment la plupart des artistes, revenons vite à M^{me} Panthès et à M. Pollak pour les féliciter de leur exécution des deux sonates. Ensemble, phrasé, dynamique, intelligence et musicalité, tout y était et les deux artistes donnaient constamment l'impression d'un parfait accord.

Il est curieux que pour l'interprétation de Mozart, on croie, de nos jours, devoir tout exagérer : on marque les temps forts, on double les

accents, on atténue les *piano* et l'on renforce les *forte*, on précipite les traits et l'on ralentit les cantilènes, comme si le contraste n'était pas déjà suffisant ; on pourrait presque croire que la sensibilité s'est émoussée et qu'on n'est plus capable de percevoir les oppositions si elles ne sont pas dures et brutales. Cela nous rappelle ces fumeurs blasés par l'abus de cigares trop âcres et trop saucés, qui ne savent ni apprécier ni différencier les arômes délicats de petuns plus distingués. Après cette nouvelle digression, arrêtons-nous bien vite et bénissons encore une fois M^{me} Panthès et M. Pollak d'avoir pris contact avec l'auditoire fribourgeois : ils n'en resteront pas là, espérons-le. »

Le 26 mars, ce fut le tour de « La Mutuelle », chœur d'hommes, sous la nouvelle et experte direction de M. Hegetschweiler. Cette société, obéissant à l'impulsion de son précédent chef, M. le prof. Hug, nous a habitués, depuis quelques années, à de bonnes auditions. On a pu constater que ses progrès sont durables et qu'elle persévère dans la voie où elle s'est engagée. Ceci est réjouissant et l'impression générale lui a été favorable. Deux solistes, M^{me} Pasche-Battié, cantatrice, et M^{le} Olga Ochsenbein, de Berne, une pianiste au jeu vivant et coloré, ont, en émaillant un programme composé trop uniformément de *musique de Liedertafel*, paré au défaut de monotonie qu'on eût pu, sans elles, lui reprocher.

Enfin, le 6 avril, nous retrouvons la « Société de chant » à laquelle l'« Orchestre de la ville » s'était joint pour l'interprétation commune des *Pêcheurs* de Hillelacher, de l'*Automne* de Doret et de *Salamine* de Gernsheim. L'exécution, bonne dans ces trois œuvres, fut moins satisfaisante dans le *Chant des Croisés* de Rheinberger. On aurait, à la vérité, pu rêver un programme plus intéressant ; mais je me hâte d'ajouter qu'il s'agissait des Chœurs imposés pour la prochaine fête fédérale de Neuchâtel. La « Société de chant » comprend des éléments à la fois généreux, souples et endurants à qui il ne faudrait souhaiter qu'une plus exacte discipline et la continuité de l'effort.

Morat. — De constance, M. le professeur Jacky n'en manque certes pas ! Je l'en veux louer. Sous sa direction énergique et capable, que les vicissitudes d'un métier fatigant et souvent ingrat ne lassent jamais, la vie musicale de la petite ville si fièrement campée au bord de son lac, prend une animation inusitée.

C'est d'abord la série de concerts d'orgue où l'on entend, à côté de solistes estimables, des œuvres originales de Reger, Guilmant, Rheinberger et Brahms. Puis les concerts en style populaire du « Chœur d'hommes » et du « Chœur de dames ». Enfin, dimanche 9 avril, il ne s'agissait de rien moins que de la musique composée par Mendelssohn pour *Athalie*. L'audition en fut donnée sous forme d'oratorio pour chœurs et soli avec, en guise d'orchestre, accompagnement d'orgue et de piano. Le chœur de 60 exécutants bien stylés fit son devoir remarquablement. Quant à M^{mes} Olga Vittel, contralto de Morges, de Waldkirch, de Berne, et Jacky de Morat, chargées des soli, leur succès fut non moins discutable.

Cet effort intelligent pour sortir des chemins battus et donner intégralement une œuvre de valeur fait honneur aux personnes d'initiative qui ont assumé les risques de l'entreprise. Puissent-elles être imitées ailleurs !

A Estavayer, on annonce l'exécution prochaine du *Désert* de David, sous la direction de M. Léon Duc.

De Bulle, Romont et Châtel, il se peut qu'il y ait des choses intéressantes à relater, mais aucun écho ne m'en est parvenu !

J. MARMIER.



Suisse allemande.

RÉDACTEUR :

M. le Dr Hans Blæsch — Berne, Herrengasse, 11.

La prochaine Fête fédérale de chant projette déjà au devant d'elle ses... ombres, ou ses rayons ? La question qui préoccupe le plus les esprits est de savoir si le concours lui-même doit être maintenu, ou s'il ne serait pas plus conforme aux exigences actuelles de l'abandonner, pour laisser la place aux concerts festivaux eux-mêmes. Bien des controverses s'élèveront encore à ce sujet. Pour le moment, c'est partout un vrai « concours » de musiciens et de chanteurs de tous genres qui, avant la fermeture, veulent encore se faire entendre. Sociétés diverses, directeurs, solistes, tous à qui mieux mieux s'empressent de rentrer leur récolte avant que le Printemps vainqueur ait définitivement chassé les auditeurs des salles de concerts.

Berne a vu s'achever la série des concerts réguliers de la « Société de musique », et les abonnés ont détaché le dernier feuillet de leur carnet gris qui, l'hiver durant, leur était devenu cher, parce qu'il promettait de concert en concert toujours plus et toujours mieux. En une soirée Beethoven, d'une beauté rare, M. Max Pauer, le brillant pianiste de Stuttgart, joua le *Concerto* en *sol majeur*, op. 56, un admirable *Andante* en *fa majeur* et le *Caprice* « sur le sou perdu ». La *Pastorale* et l'ouverture d'*Egmont*, magistralement rendues sous la direction de M. Fr. Brun, complétaient le programme. Quant au dernier concert d'abonnement, il nous valut une exécution merveilleuse du double *Concerto*, pour violon, violoncelle et orchestre, de Brahms, par les deux « concertmeister » zurichoises, MM. W. de Boer et Eng. Röntgen ; une *Humoresque* superflue de M^{lle} Gisela Selden et, surtout, la *II^e symphonie* de Fr. Brun, dont nous avons déjà parlé en détails, lors de la première exécution à Zurich. L'auteur qui prenait ainsi congé de ses auditeurs jusqu'à la saison prochaine, fut très fêté. Il peut du reste considérer avec une juste fierté le travail qu'il a accompli cet hiver et regarder l'avenir avec la plus entière confiance.

La dernière des séances de musique de chambre, elle aussi, a eu lieu. Elle a donné à l'excellent et conscient pianiste qu'est M. D. de Reding, l'occasion de se rappeler au souvenir des habitués de ces séances, et a valu à notre premier violoncelliste, M. Monhaupt, un triomphe mérité par l'excellente interprétation de la *Sonate* pour violoncelle et piano, op. 6, d'un Rich. Strauss encore très jeune. Et, puisque nous en sommes à Berne, mentionnons à cette place les quelques événements musicaux qui paraissent dignes d'être relevés. On attendait avec quelque impatience l'audition de deux nouveautés annoncées par la « Liedertafel » : le *Postillon*, d'après Lenau, d'Othmar Schoeck et *An das Meer*, de Max Reger. Il est bien certain que l'œuvre expressive et tout imprégnée de poésie de Schœck cause à l'auditeur une joie infiniment plus grande que la rhapsodie d'une puissance géniale, mais d'une difficulté extrême de Reger. Chantée par la « Liedertafel » avec une souveraineté étonnante, cette dernière a bien livré tout son contenu, mais on ne pouvait s'empêcher de se demander si l'effet produit se trouve bien dans un rapport quelconque avec les moyens employés par le compositeur. L'exécution de ce chœur offrait, aux chanteurs surtout, un

double intérêt, en ce sens qu'il sera probablement l'un des chœurs d'ensemble à la fête de Neuchâtel. Ce même concert nous a fait faire la connaissance de M. Rod. Jung, de Bâle, un ténor excellent (précédemment baryton) que notre Théâtre projette d'engager en représentations pour l'hiver prochain, ce dont il faudrait se féliciter.

L'audition du chœur *a cappella* « J. Kwast », composé de paysans hollandais, a causé une surprise aussi heureuse qu'inattendue. La série de concerts qu'il a donnés en Suisse, lui a valu partout le même accueil enthousiaste, en dépit des salles le plus souvent à moitié vides, par suite d'une publicité insuffisante et qui, dans ce cas précisément, était indispensable. Il faut espérer que cet ensemble vocal, absolument modèle, ne se laissera pas décourager par cette première tentative et reviendra en Suisse le plus tôt possible. Ce fut une révélation artistique dont l'impression reste ineffaçable. Infiniment moins réjouissante, par contre, fut l'apparition en Suisse d'une enfant prodige, Béatrice Leech, qui se présenta un peu partout avec les trois concertos de son répertoire (Tschaïkowski, Mendelssohn, Bruch) et reçut l'accueil le plus contradictoire. La jeune violoniste aura, en tous cas, collectionné un nombre suffisant de critiques européennes louangeuses, pour faire son chemin là-bas, par delà les mers, en Argentine. Enfin, que je mentionne, pour finir, le concert du « Liederkranz-Frohsinn », la troisième de nos grandes sociétés chorales d'hommes, qui voit un soin tout particulier au chant populaire et qui, sous la direction de M. A. Cetiker, a donné des preuves superbes de ses capacités. Cette audition, à laquelle M^{me} E. Hügli (soprano) et M^{me} Adèle Bloesch (violon) prêtaient leur concours, a remporté un succès très général et très grand.

Le même M. Cetiker s'est révélé également très remarquable directeur par une exécution tout à fait bonne, à Thoune, de la *Création* de J. Haydn.

Le « Cæcilienverein » de Soleure a donné, sous la direction de M. Casimir Meister, une audition fort réussie de chœurs détachés, — tandis qu'à Bienne c'est un concert du « Chœur de dames » que nous avons à mentionner. La dissémination fâcheuse des ressources musicales fait malheureusement passer cette ville importante après des localités bien plus petites, mais bien plus actives, et ce n'est que bien rarement qu'on ose s'y donner de grandes tâches artistiques.

Le grand événement de ces dernières semaines, à Zurich, fut naturellement la première du *Cavalier à la Rose*; mais je me garderai bien d'ajouter un commentaire nouveau à tous ceux que cette œuvre a déjà suscités partout et de partout. Passons plutôt au dernier concert d'abonnement où le soliste, M. Fr. Kreisler, et le chef d'orchestre, M. le Dr Fr. Hegar, se partagèrent les faveurs du public, reconnaissant dans le premier l'un des plus grands violonistes de ce temps, manifestant à l'autre la joie respectueuse qu'il avait à le revoir au pupitre occupé par lui pendant tant d'années. D'autre part, les Concerts symphoniques populaires, dont les programmes sont formés en majeure partie d'œuvres de R. Strauss et de R. Wagner, ont sous l'excellente direction de M. Andreæ, un très grand succès auprès du public. Sous cette même direction, le « Chœur d'hommes » a donné son concert avec le concours de M^{me} Ilona Durigo (Budapest), dont la magnifique voix d'alto se joignit au chœur pour la *Rhapsodie* de Brahms. Comme à Berne, le *Postillon* de Schœck remporta ici un succès unanime. On sait depuis longtemps la valeur du « Chœur d'hommes » de Zurich, dont les exécutions portent toujours le caractère de la plus absolue perfection. Que je

signale enfin le concert du « Lehrergesangverein », conduit pour la dernière fois et avec grand succès par M. Lothar Kempfer, avec un programme aussi riche qu'intéressant, et, en remontant quelque peu en arrière, le IX^{me} concert d'abonnement, avec le concours de la cantatrice M^{le} Claire Dux, de Cologne.

Tant par la quantité que par la qualité le mouvement musical de Bâle est d'une richesse très grande. Voici l'exécution, par l'admirable « Gesangverein » du *Samson* de Hændel, avec le concours de solistes tels que M^{le} M. Philippi, MM. Messchaert et L. Hess, auxquels s'était jointe notre cantatrice bernoise, M^{le} Johanna Dick. Ailleurs ce sont les concerts symphoniques avec des virtuoses tels qu'un Pablo Casals et sous la direction très remarquable de M. H. Suter. Ou encore le « Quatuor Sevcik » et des concerts de solistes comme M^{me} Ilona Durigo, M. Franz von Vecsey, etc. Et c'est là, n'est-il pas vrai, une phalange de noms qui représentent non pas seulement des célébrités, mais de véritables élus de l'art. Je n'ai malheureusement ni le temps ni la place de m'arrêter à chacune de ces jouissances musicales extraordinaires, d'autant plus que d'autres villes encore et d'autres événements réclament encore notre attention.

Lucerne vient aussi en bon rang parmi les villes « musicales » de la Suisse. Son directeur de musique, M. P. Fassbänder, un musicien extrêmement capable, sait imprimer à chacune des manifestations qu'il dirige un caractère artistique réel. Il convient de mentionner tout d'abord, naturellement, les Concerts d'abonnement dont le IV^{me} vient de clôturer la saison d'hiver. Avec le même succès enthousiaste que partout ailleurs le professeur Max Pauer, de Stuttgart, y joua le *Concerto en mi bémol majeur* de Fr. Liszt. A l'orchestre, l'ouverture d'*Obéron* de Weber et la III^{me} symphonie de Brahms contribuaient à former un programme auquel, comme aux concerts précédents, le public fit un accueil tel que l'on songe à augmenter notablement le nombre de ces concerts, l'hiver prochain. En plus de toute une série de soirées artistiques diverses et de concerts de virtuoses de passage, il convient de résérer une mention spéciale à l'audition du « Chœur d'hommes » dont le riche programme fut exzellentement exécuté en dépit des difficultés réelles qu'il offrait. On a remarqué particulièrement une œuvre nouvelle de M. P. Fassbänder : *Gegen den Wind* (Félix Dahn) dont c'était la toute première exécution. Comme soliste : M^{le} Frieda Kirchhofer, de Saint-Gall, une belle voix de soprano.

Winterthour et d'autres villes de la Suisse orientale peuvent tirer profit du voisinage de Zurich et invitent, entre autres, le « Quatuor de la Tonhalle », dont on sait les exécutions très distinguées, à se faire entendre dans leurs salles de concerts. Partout grand succès pour les excellents musiciens qui ont à leur tête M. W. de Boer, incontestablement l'un des violonistes les plus remarquables que la Suisse possède en ce moment, également parfait comme soliste et comme « concertmeister ». L'interprétation très réussie des *Scènes de Faust*, de R. Schumann, sous la direction de M. E. Radecke, fut aussi un événement musical pour la ville.

En plus des concerts réguliers qui s'y donnent, **Frauenfeld** a eu récemment un concert du « Chœur d'hommes » qui mérite une mention spéciale par la qualité très respectable des exécutions qui y furent offertes.

Quant aux Concerts d'abonnement de **St-Gall**, on sait leur réputation bien établie. Tant par le nombre que par la qualité, ils pourraient évidemment lutter avec ceux de villes plus importantes. M. Albert Meyer, qui les dirige, y fit entendre, au VII^{me} concert, la *Symphonie en la mineur* de Saint-

Saëns et, avec autant de bonheur, au VIII^{me}, la *Fantastique* de H. Berlioz. Comme à Berne, le chœur hollandais de « J. Kwast » a été salué partout avec enthousiasme, à Bienne, comme à Aarau. Ici, du reste, les concerts de la « Société d'orchestre » et ceux du « Cœcilienverein » prouvent que la bonne musique y est non seulement cultivée, mais en grand honneur. A Bienne, où il faut que je revienne, le concert de la « Liedertafel » a marqué le point culminant de la saison. Avec le concours de l'orchestre de Berne (qui joua, sous la direction de M. Pick, du Mozart et du Grieg), M. W. Sturm donna une interprétation très soignée du *Frithjof* de Max Bruch.

Je termine en rappelant les deux grandes auditions qui, à Zurich et à Berne, semblent avoir mis le point final à la saison musicale. A Zurich, M. Volkmar Andreae offrit aux amateurs une exécution merveilleuse de la *Passion selon St-Mathieu* de J.-S. Bach, avant de partir avec tout son chœur pour Milan où l'honneur lui était réservé de donner, pour la première fois en Italie, la grande œuvre de Bach. Il s'acquitta de cette tâche enviable avec son ordinaire — ou pour mieux dire son extraordinaire — maîtrise. Les échos qui nous parviennent de Milan parlent d'un succès considérable, tant pour l'œuvre que pour le chef lui-même. A Berne, M. Fritz Brun et le « Cœcilienverein » donnèrent du *Requiem* de Brahms une interprétation telle que l'on n'en avait jamais entendue ici de pareille. L'œuvre dont le riche contenu fut si admirablement mis en valeur, ne pouvait que produire une impression profonde à laquelle personne ne sut se soustraire. Tant et si bien qu'on renouvela l'exécution, mais dans une église où, grâce à l'en-tourage, l'impression se fit plus intense encore.

Dr HANS BLÖESCH.

